



## Entretien avec Tibo Berard



**Annick Lorant-Jolly :** Tibo Berard, pouvez-vous nous situer brièvement votre parcours et ce qui vous a amené à lancer cette collection ?

**Tibo Berard :** En fait, c'est une suite de hasards et de rencontres. J'ai un parcours très classique. J'ai fait Hypokhâgne, Khâgne, des lettres et de la philo. Je pensais être scénariste, cela m'a amené à faire un stage au Magazine *Synopsis* – qui n'existe plus – et ce groupe de presse lançait un magazine littéraire *Topo*, pour lequel j'ai travaillé comme assistant de rédaction depuis le premier numéro, sous la direction d'Isabelle Rabineau. C'était un magazine intéressant qui traitait de tous les genres de livres, donc de mangas, de bandes dessinées, de romans. C'est là où j'ai appris à ne pas hiérarchiser les différents genres et à estimer que, par exemple, la bande dessinée est de la littérature au même titre que les romans. J'avais vingt-quatre ans à cette époque-là et je remarquais que, pour les gens de mon âge ou plus jeunes, les grands adolescents, lire les livres d'aujourd'hui devient très difficile parce que la littérature française est très cérébrale, je trouve, très nombriliste. Il y a de grands auteurs, bien sûr, qui inventent des formes, mais c'est difficile d'y entrer et on a tendance à se tourner vers la littérature américaine qui, elle, est plus viscérale, plus liée à son époque, sans être forcément pamphlétaire ou politique, et qui est rock n'roll. C'est ce que je cherchais.

**A.L.J. :** Une littérature rock n'roll ?

**T.B. :** C'est lié à une conception désacralisée de la littérature qui peut faire dévorer un bouquin plutôt que de « lire un roman » : j'avais l'image de Gérard Philippe qui dévore son bouquin, je la trouve superbe. Et quand on lit Céline, ou Bukowski ou Ellroy, il y a une énergie dans l'écriture qui se calque sur le mode de lecture, c'est-à-dire qu'on dévore de la même façon que l'auteur écrit. On est dans quelque chose de très frénétique et qui vient du cinéma, de la musique. Et ça ne tient pas qu'au sujet mais aussi à la forme artistique. Au début je n'étais pas aussi précis, j'avais juste ces intuitions-là. Dans la production qui arrivait je ne voyais pas beaucoup de livres français qui me plaisaient, aussi bien dans l'édition générale qu'en édition jeunesse, à quelques exceptions près. Comme les éditions du Rouergue où il y avait des bouquins que je trouvais vraiment intéressants.

**A.L.J. :** En fait vous êtes parti de vos goûts littéraires ?

**T.B. :** C'est vrai qu'une collection ressemble souvent à ceux qui la dirigent. Il ne s'agit pas de s'y projeter, mais

au départ cela tient à un petit pincement au cœur très personnel. Moi, j'ai fait mon éducation avec des classiques et des romans américains. Je ne lisais pas de littérature française contemporaine avant de faire ce métier de journaliste pendant deux ans. Pourtant je suis un peu « privilégié », puisque j'ai fait des études littéraires, j'étais dans le bain a fortiori. Mon grand révélateur français a été Céline. Parallèlement, avec *Topo*, on faisait de nombreuses animations, je me souviens au Salon du livre de Montreuil d'un slameur, avec des jeunes de 15 – 17 ans. Il avait fait des impros à partir de textes de Raymond Queneau, et je m'étais dit « c'est de l'oral mais ça ramène à de l'écrit ». Le rapport à la langue, à la scène, au jeu et au « je » dans tous les sens du terme... J'avais vu entrer des mômes dans la langue et dans une histoire aussi, savourer le goût des mots.

**A.L.J. :** Cette expérience a duré combien de temps ?

**T.B. :** Deux ans. Nous avons sorti dix-huit ou dix-neuf numéros de cette revue. Quand l'aventure a pris fin, j'ai envoyé des mails choisis à quelques éditeurs dont j'aimais la production, en particulier chez Sarbacane.

**A.L.J. :** Mais Sarbacane est un éditeur jeunesse...

**T.B. :** Cette expérience avec le slameur m'avait vraiment touché. C'était très fort. Je me disais qu'il y avait quelque chose à faire pour la jeunesse. Et donc j'avais contacté également des éditeurs jeunesse.

Mais cela aurait pu être L'Olivier ou le Diable Vauvert, aussi bien que le Rouergue ou Sarbacane. Frédéric Lavabre le directeur de Sarbacane, m'a répondu tout de suite. Quand je les ai rencontrés, lui et Emmanuelle Beulque, il s'agissait d'un rendez-vous cordial, j'avais des idées, des intuitions, mais je ne savais pas où aller. On a commencé à parler. Et tout à coup Frédéric m'a dit qu'il envisageait de lancer une collection de romans. Il venait de lire le manuscrit de Sébastien Joanniez *Treizième avenir* – ce manuscrit avait une histoire : Frédéric avait vu Sébastien faire une lecture de ce roman, devant un parterre de lycéens et d'adultes, et il avait été conquis. Entre Frédéric, Emmanuelle et moi ça a été une vraie rencontre ! Alors on a discuté... le roman pour adolescents en tant que tel ne m'intéressait pas : d'un côté il y a le roman de genre : *fantasy*, SF, avec de très bons livres, mais ce n'est pas mon truc, de l'autre côté il y a le roman-miroir qui, pour moi, pollue les étages. Et puis, je ne crois pas à ce concept du roman censé être fait pour les adolescents. Nous avons donc tourné autour du roman-slam, et de tous ces auteurs venus de ces « scènes » et qui ont des histoires à racon-

# La collection « Exprim' » chez Sarbacane

ter. Le rappeur Oxmo Puccino, par exemple, est une référence, au-delà du « slam » c'est un conteur moderne. Son dernier album « Lipopette bar » est comme un roman, chaque morceau est le chapitre d'une histoire. Un rapport au récit qui fait la jonction entre le mythe, la légende ou le conte africain, quelque chose de très ancien, l'histoire racontée avec toute la modernité de la forme. Entre les extensions, des *punch line* – ces phrases percutantes, phrases coups de poing, qui peuvent être rimées ou pas, mais qui sont construites de telle façon qu'elles ont un impact sonore.

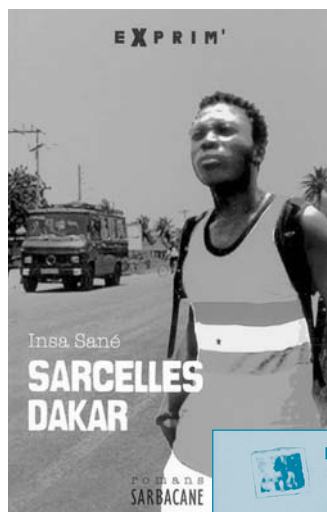
Frédéric m'a proposé de revenir une semaine plus tard avec un projet plus construit. Entre-temps j'avais regardé le roman jeunesse de plus près et il me semblait qu'on pouvait trouver une troisième voie qui irait puiser dans le roman de genre (le polar, la SF...) mais sans s'y restreindre et en mettant l'écriture en avant. Pour moi c'est le plus important, parce que je déteste les romans « à thème » qui sont surdimensionnés en jeunesse : « c'est intéressant parce que ça parle de ça »...

**A.L.J. :** Je ne suis pas sûre que la littérature pour les adolescents soit plus thématique que la littérature générale, mais ce sont les prescripteurs, les enseignants, les bibliothécaires qui se focalisent d'abord sur le thème des livres.

**T.B. :** Oui, peut-être. Mais il y a des éditeurs qui jouent le jeu et qui font des romans pédagogiques, des romans de prescripteurs... Mais, en France, on a ce rapport avec la littérature. Je suis toujours un peu étonné d'entendre parler des romans dans la presse, à la télé, dans les émissions littéraires sur ce mode. Par exemple, on va dire : « c'est un livre intéressant parce qu'il traite des Kosovars ». Ce n'est pas le but d'un roman... Il y a des essais brillants qui sont faits pour ça. On ne lit pas Balzac pour sa vision de l'Histoire.

**A.L.J. :** Il y a pourtant bien une vision de l'Histoire, de la société de son époque dans son œuvre.

**T.B. :** Mais elle vaut surtout en tant que vision personnelle – et artistique. Je suis très attaché à cette notion : « la forme c'est le fond qui remonte à la surface », c'est une phrase de Victor Hugo. Si un roman est bien écrit c'est qu'il traite avec un certain style son sujet. Et puis j'ai des préférences du côté des écritures. Je voulais aller du côté d'Albert Cohen, ou d'Alfred Döblin qui sont mes références, ou du côté des Américains... Je n'aime pas la sobriété.



information des vies de l'édition et bibliothèques

**A.L.J. :** Comme chez certains auteurs français ? Je pense à Annie Ernaux par exemple qui travaille l'écriture dans l'extrême resserrement.

**T.B. :** Oui, c'est une idée récurrente en France : écrire, c'est retrancher. Le problème pour moi, c'est que parfois la sobriété excessive devient synonyme de fadeur. À l'inverse on peut proposer des choses un peu opulentes, d'autant que ça manque pour les adolescents. Je ne pensais pas à quelque chose de formaté pour les jeunes, mais je cherchais à publier des livres qu'on a envie de leur offrir en priorité. Je me souviens avoir lu Elroy à seize ans et c'était une expérience formidable.

Après tout ça, Frédéric m'a dit « c'est très bien mais tu n'as pas d'auteurs ». Alors je me suis retrouvé dans mon appartement, j'écoutais le groupe de rap français Snipper, très populaire. Et une chanson en particulier qui s'appelle « Eldorado », une véritable petite épopée, avec deux personnages qui partent sur un radeau, des *boat people* qui traversent la mer, une très belle aventure, racontée en trois minutes. J'ai appelé leur label, leur éditeur musical qui m'a écouté. Je lui ai dit que j'avais en projet une collection qui voulait mettre en avant la langue, en puisant dans les cultures urbaines au sens large, du hip hop au rock en passant par le conte... Il m'a dit qu'un de ses auteurs Insa Sané, avait écrit un manuscrit – qui allait devenir plus tard *Sarcelles-Dakar*. Et Insa est devenu l'un des piliers de la collection, il a vraiment porté la collection.

La collection Exprim' est partie sur trois romans : *Treizième avenir* de Sébastien Joanniez, *La Fille du papillon* d'Anne Mulpas et *Sarcelles-Dakar* d'Insa Sané. Dès le début il y a eu deux veines, celle de *Sarcelles-Dakar*, roman de rue, roman hip hop, roman noir qui emprunte au conte africain : très sonore, très rythmique, très percutant. Et puis Anne Mulpas, dans une ambiance beaucoup plus surréaliste, avec des jeux de typo, des jeux de mots, un ton un peu enchanteur aussi et j'étais certain que ces deux veines se répondaient. En un sens *La Fille du papillon*, c'est aussi urbain que *Sarcelles-Dakar*, si l'on considère « urbain » au sens de « métissé », qui mêle les tons, bouscule les genres littéraires. Les auteurs de la collection ont envie de s'amuser avec la langue, ils sont assez décomplexés vis-à-vis de la littérature, ils sont tout jeunes, tout neufs. La collection s'est lancée un peu comme un train et ça a continué. Au début j'ai trouvé les nouveaux auteurs sur les scènes, par My Space aussi, par les sites Internet que j'ai sillonnés. Deux histoires que j'aime bien : celle d'Hamid Jemaï, l'auteur de *Dans la peau d'un youv*, que j'ai découvert un soir de décembre (un soir tout gris) où je furetais sur

le Net, un peu au hasard, en quête d'un manuscrit. Je tapais des entrées sur Google, sur le mode de l'association d'idées : « roman », « énergie », « roman sonore », « roman urbain », « pétaradant », et je regardais ce que ça donnait. Et, j'ai découvert un tout petit site dans lequel Hamid Jemaï parlait, dans une interview qu'il avait faite avec un ami, d'un manuscrit qu'il ne savait pas à qui envoyer. Parce que *Dans la peau d'un youv* c'est très « Tarantino » – une sorte de mafieux... très à l'américaine, sauf que ça se passe en France, que c'est écrit par un Français qui a dévoré des séries américaines, en est imprégné. C'est incroyable ce genre de rencontre, non ? J'ai trouvé Antoine Dole, l'auteur de *Je reviens de mourir*, sur My Space aussi, un peu au hasard, même système avec des mots-clefs.

Et le plus étonnant est que les auteurs se lisent entre eux, il y a une émulation, lorsque Insa Sané propose *Du plomb dans le crâne*, je suis sûr que ça vient du fait qu'il a lu *Hip-hop connexion* et *Dans la peau d'un youv*, et qu'il a eu envie d'aller encore plus loin. Samira El Ayachi (*La Vie rêvée de Mademoiselle S.*) m'a envoyé son manuscrit parce qu'elle avait lu *Sarcelles-Dakar*. Il y a un maintenant un effet de collection. Et je pars moins à la chasse aux manuscrits, heureusement, car je travaille longuement avec les auteurs sur leurs romans.

**A.L.J. :** Quel est votre rythme de parution ?

**T.B. :** Une dizaine de titres par an. Et c'est un bon rythme.

**A.L.J. :** Est-ce que la collection va continuer sur ces deux veines, celle qui garde une part de rêve, d'imaginaire et puis les romans dans lesquels les personnages se retrouvent dans une impasse totale, avec un côté très désespéré, très sombre... Un roman comme *La Vie rêvée de Mademoiselle S.* par exemple permet une échappée par le rêve et pourtant cette jeune fille a une vie assez sinistre fondamentalement.

**T.B. :** Oui, depuis le début j'ai tenu à ce que ces deux veines restent parallèles, se fassent écho. La nouveauté c'est qu'à compter d'avril nous allons lancer une collection « Exprim' noir », une extension d'« Exprim' », qui sera réservée aux romans noirs. Dans les vingt titres déjà parus, il y a beaucoup de polars noirs. C'est un genre fédérateur, qui est lié aussi à tout un arrière-plan culturel, des films, des séries télé, comme « Oz » ou « the Shield » qui font partie de l'univers des auteurs et des lecteurs. Et nous avons trouvé, chez Sarbacane, qu'il fallait marquer cela, comme l'a fait par exemple Le

# La collection « Exprim' » chez Sarbacane

Rouergue avec les collections « DoAdo » et « DoAdo Noir ». Mais, pour nous, ce n'est pas une façon de marquer l'âge, c'est une question de genre. Ce sera du roman noir dans le sens le plus large possible. Par exemple un récit de descente aux enfers comme *Je reviens de mourir* y aura toute sa place. Il y aura à la fois, des polars d'atmosphère, d'ambiance... mais aussi des histoires de gangsters, de descente aux enfers... C'est une façon d'identifier un peu plus les lignes de force.

**A.L.J. :** Vous rencontrez souvent votre public, vos lecteurs ?

**T.B. :** Bien sûr, j'ai vraiment besoin de les rencontrer. Sur les salons, je vois aussi bien des gamines de quatorze ans que des garçons de vingt ans qui se jettent sur *Je reviens de mourir* ou sur *Du plomb dans le crâne*. C'est pour cette raison que la collection « Exprim' Noir » se retrouvera au rayon polar, en librairie, mais restera également présente chez les libraires spécialisés jeunesse qui souhaiteront la défendre.

**A.L.J. :** Il y a un complément en ligne ?

**T.B. :** Oui, on met des extraits, des bouts de film, sur le site, je voudrais bien en faire plus, mais je n'ai pas le temps pour l'instant. De plus, les auteurs mettent en ligne leur bande-son à partir de la bande-son du livre. Antoine a fait une bande-annonce cinématographique de son roman qu'il a lancée sur YouTube... Ils forment tout un mouvement, très dynamique. Certains de nos auteurs qui ne se connaissaient pas il y a un an se sont liés d'amitié par leurs romans, ils sont inséparables maintenant... Et puis, j'aime bien que soit représentée une France plurielle, métissée dans tous les sens du terme : Hamid, qui est de culture Hip Hop, rencontre Elsa, qui va écrire une histoire d'amour autour de Boris Vian, et Antoine qui, sous son côté écorché vif, vraiment très punk, n'est que sensibilité. Ils communiquent à partir de références communes et de leur désir de bousculer les codes. Il y a une communauté d'esprit qui, je l'espère, correspond avec une communauté d'esprit des lecteurs.

**A.L.J. :** Qu'est-ce qui les rassemble ces jeunes auteurs qui publient chez vous leur premier roman ? Cette culture commune, est-ce seulement une question de génération ?

**T.B. :** Bien sûr, ils ont tous entre vingt et trente-trois ans... Quand on regarde leurs choix pour la bande-son, ils ont des références communes, malgré leurs origines sociales très diverses, par exemple certaines séries, certains films, ou

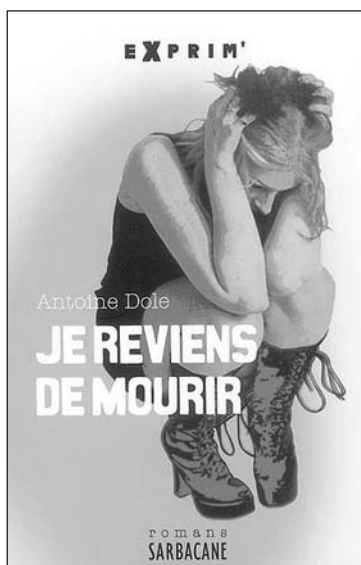
un livre-culte comme *L'Attrape-cœur*, ou des auteurs un peu azimutés. Ils recherchent une forme de dinguerie. On retrouve une volonté de mettre le chambard.

**A.L.J. :** Dans notre groupe de lecture critique des romans, on se demande pour certains titres s'ils s'adressent vraiment à des jeunes lecteurs ! On peut leur reconnaître une valeur littéraire, une originalité de ton, mais on les conseille pour les plus de quinze ans. Mais tout de même, à quinze ans, quelles références a-t-on pour se construire face à la violence des relations humaines, au désespoir des personnages, à une vision de la société très sombre ?

**T.B. :** Notre idée est que nos lecteurs ressemblent à ces livres parce qu'ils sont curieux de tout. J'ai trouvé cette définition de Dos Passos que j'adore : « la jeunesse c'est un regard en alerte, des sens aux affûts, des oreilles aux aguets ». Les jeunes à partir de quinze ans (avant ça ne va pas les intéresser), aiment être chamboulés, déroutés. On leur dit « tu n'as pas d'assises, tu n'es pas construit ». Mais, si je reviens sur mon adolescence, on était tous comme ça, à un moment où on peut se confronter à des choses très diverses parce qu'on emmagasine tout. Je reste persuadé qu'un gamin de quatorze-quinze ans peut lire *Scratch* de Guillaume Secalati, qu'on publiera en « Exprim' Noir », qu'il peut lire *Du plomb dans le crâne*, *Je reviens de mourir*. Vous savez, le lectorat de *Je reviens de mourir*, que l'on voit sur les salons, ce sont d'abord des filles de quatorze-quinze ans, Antoine reçoit des mails de gamines sur son My Space. Les filles, en particulier, à cet âge-là, sont hyper-vives, dynamiques et souvent un peu déglinguées. Une maman voulait absolument acheter un de nos romans les plus « doux » à sa fille. Or la gamine était fascinée par *Je reviens de mourir*. Eh bien, au bout d'un moment, elle a dit à sa mère : « J'achète celui-là, et c'est tout ! » Alors la censure...

**A.L.J. :** Ce n'est pas une question de censure, c'est une vraie question : à quoi sert la littérature ? Que peut-elle apporter ? En particulier à de jeunes lecteurs ?

**T.B. :** À quoi sert la littérature ? Moi j'ai une réponse, elle est personnelle, parce que certains éditeurs pensent sans doute qu'un roman peut avoir une fonction, pour quoi pas une fonction socio-politique, etc., aider à grandir... Moi pas du tout. C'est là la différence, pour moi non seulement un livre ne peut pas faire de mal... De toute façon on ne provoquera pas de suicide. Mais, au-delà de ça, est-ce que c'est utile de faire lire *Je reviens*



de mourir à un adolescent ? Oui, si on considère comme moi que la littérature est d'abord un choc artistique. Pour moi ce n'est pas autre chose.

**A.L.J. :** Visiblement vous apportez tous vos soins à la qualité de la forme, au fait que ce sont d'abord des œuvres littéraires.

**T.B. :** Oui, on m'a même reproché d'être un peu dandy, mais la forme c'est du sens, c'est une façon de parler du monde, c'est aussi un reflet du monde. Si je reprends l'exemple de Céline, on ne l'apprécie sûrement pas pour son propos... Céline c'est d'abord une voix, une écriture.

**A.L.J. :** Il y a tout de même chez lui une vision de la société, une vision idéologique absolument épouvantable.

**T.B. :** Oui, et c'est désespéré et désespérant. Mais justement au sujet de l'absence d'issue, et du noir du désespoir, Antoine Dole m'a dit que même dans le noir on peut avoir une vitalité et une puissance, paradoxalement. Insa a fait un morceau qui s'appelle « La Rage de vivre ». Eh bien « La Rage de vivre » c'est une réponse moderne. Même dans la fin de *Je reviens de mourir* on trouve de la vitalité, ne serait-ce que l'énergie du désespoir.

**A.L.J. :** Ça c'est philosophique, parce que concrètement le personnage se suicide.

**T.B. :** C'est vrai, oui, mais en même temps est-ce qu'on sait ce qu'on retiendra, en refermant le livre, à quatorze ans ? Le suicide ou ce moment qui le précède, dans le roman – ce « déclic » de l'héroïne qui aurait pu l'amener à vouloir vivre coûte que coûte... s'il n'était pas arrivé trop tard ?

**A.L.J. :** Mais n'est-ce pas là un point de vue d'homme ? C'est une critique qu'on vous a déjà faite, par exemple sur *Gringo shaman*, une vision de la femme ou des relations avec les femmes... pas machiste, mais très masculine ! Avec tous ces archétypes du maquereau, de la maman ou la putain...

**T.B. :** J'aime bien jouer avec les archétypes, comme dans les séries, les BD, les *comics books*, c'est très caricatural, très « graffé ». Et quand un auteur utilise un archétype, cela ne signifie pas qu'il crédite le discours sous-tendu par la vision délibérément clichée de son personnage : c'est plutôt qu'il l'emploie comme un motif, pour donner de la couleur, du pittoresque à l'intrigue. Le cliché du réel, passé dans la fiction, devient ainsi autre chose – un élément de divertissement, un symbole, etc.

# La collection « Exprim' » chez Sarbacane

**A.L.J. :** Par rapport à l'idée de la capacité à se révolter, à tout faire craquer, je trouve que, dans *La Mort j'adore*, le personnage de Clémence est fantastique, elle est porteuse d'une énergie fabuleuse... *Mademoiselle S.*, elle, c'est une rêveuse, mais elle fait craquer les murs de la cité...

**T.B. :** Il faut quand même voir que je ne pourrais pas demander à un auteur comme Insa de mettre un personnage de fille de ce genre-là dans son roman. C'est macho oui, parce que ces héros vivent en bande, entre garçons et qu'à cet âge-là les garçons sont machos dans leur tête parce qu'ils ne sont pas allés au bout de la relation homme-femme. Donc c'est cohérent. Et quel meilleur critère existe-t-il, pour juger de la qualité d'un roman, que la cohérence d'un univers ?

**A.L.J. :** Pour en revenir à cette énergie dont vous parlez, qui est pour vous l'argument fort, c'est très lié à l'écriture.

**T.B. :** C'est complètement lié à l'écriture et, si on l'analyse encore un peu plus, ça va du travail sur la langue, au travail sur la syntaxe, jusqu'à la structure. La structure dans *La Mort j'adore* est superbe avec ses effets de mises en abyme. L'énergie va du détail, de l'effet de style à toute la structure du livre. Dans *Gringo Shaman* la naïveté du bouquin se ressent déjà dans ce côté BD : les titres des parties c'est « Ploc » « Bang » « Bing ». Le héros est comme ça, il passe son temps à errer dans la jungle, à suivre des bulles de bandes dessinées et puis à se faire entourloupier par le réel qui va le rattraper.

**A.L.J. :** Oui, tous ces personnages sont dans un rapport au réel, à l'humain. Il y a un point commun chez eux : leur difficulté à communiquer, les hommes et les femmes mais pas seulement. Dans le roman d'Axl Cendres il y a un vrai problème d'identité et de communication avec les autres. Je trouve très belle l'idée, dans la construction, de ce café où le personnage principal va enfin rencontrer une humanité qui va lui permettre de devenir quelqu'un.

**T.B. :** En y noyant son désespoir... C'est vrai qu'il y a des thèmes qui reviennent. Peut-être tout simplement parce que les auteurs sont les acteurs de leur époque. La fin de *Aimez-moi maintenant* est une bouffée d'espoir. Mais ce n'est pas un happy-end plaqué, ça correspond à un processus pour le personnage. À l'inverse, celle de *Coffee* ne pouvait pas se terminer bien. Et pourtant ce sont les mêmes questions sur le monde. Seulement leurs auteurs n'ont pas les mêmes façons d'y répondre.

**A.L.J. :** Ma dernière question concernera le succès des romans de la collection.

**T.B. :** Au bout de deux ans, je trouve qu'on n'a pas à avoir honte de nous. La moitié des titres, sur vingt et un parus, a déjà été réimprimée au moins une fois. *Sarcelles-Dakar* et *La fille du papillon* ont déjà été réimprimés trois fois, *Chevalier B.* deux fois, de même que *Gadji !*, *Du plomb dans le crâne*, *Hip-Hop Connexion*, *Mademoiselle S.* Il y a un vrai effet collection sur la durée.

**A.L.J. :** Merci.

## Titres de la collection Exprim' Noir

### À paraître

Christophe Gros-Dubois : *Punchlines*  
Guillaume Secalati : *Scratch*

## Titres de la collection Exprim'

### À paraître

Nicolas Rey : *Crazy Caraïbe*

### Disponibles

- Rolland Auda : *Gringo Shaman*
- Alexis Brocas : *Je sais que je ne suis pas seul*
- Alexis Brocas : *La Mort, j'adore !*
- Axl Cendres : *Aimez-moi maintenant*
- Stephen Chbosky : *Pas raccord*
- Mélanie Cuvelier : *Les Mots, ça m'est égal*
- Lou Delachair : *Boris Vian & moi*
- Antoine Dole : *Je reviens de mourir*
- Samira El Ayachi : *La Vie rêvée de Mademoiselle S.*
- Hamid Jemaï : *Dans la peau d'un youv*
- Sébastien Joanniez : *Treizième avenir*
- Julia Kino : *Adieu la chair*
- Lucie Land : *Gadji !*
- Karim Madani : *Hip-hop connexion*
- Anne Mulpas : *La Fille du papillon*
- Anne Mulpas : *Il n'y a pas d'ange*
- Martine Pouchain : *Chevalier B.*
- Insa Sané : *Du plomb dans le crâne*
- Insa Sané : *Sarcelles-Dakar*
- Edgar Sekloka : *Coffee*
- Nicolas Thomazic : *Urban mix 'up*